

Feuilleton du Pays du dimanche : un duel

Autor(en): **Grimblot, Edouard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 112

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257540>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Comment travaillait Napoléon

Dès le lendemain du 13 vendémiaire, Agthon Jean François Fain avait écrit, sous la dictée de Bonaparte, les premiers ordres du jour du général en chef. Secrétaire archiviste du Consul et de l'Empereur, il le suivit jusqu'à Waterloo. Nul témoin ne pourrait dire avec plus d'exactitude comment travaillait Napoléon.

Le cabinet intérieur attenait à la chambre à coucher. Ministres ni domestiques, personne n'y pénétrait, que les secrétaires et les deux gardes du portefeuille, chargés de le ranger et d'allumer le feu. Au milieu de la pièce, un bureau dessiné par l'empereur lui-même, échancré vers le centre, arrondi aux deux bouts, avait la forme d'un grand violon ; au coin de la cheminée était une causeuse, près d'un guéridon où s'entassaient les dépêches ; une bibliothèque, remplie de livres d'histoire, courait le long du mur ; au pied de la haute pendule, une immense table d'acajou était recouverte de cartes.

Napoléon, s'asseyant d'abord à son bureau commençait par signer les pièces dictées la veille. Il les relisait toujours, y faisait des ratures et des additions, les lançait au secrétaire en disant : « Expédiez ». Il s'installait de suite dans la causeuse pour dépouiller les dépêches empilées sur le guéridon. Il dictait, à mesure, les réponses, jetant sur le tapis les papiers qu'il n'avait plus à revoir, cela s'appelait le « répondu ». Il faisait une pile des affaires qu'il comptait résoudre dans la journée ; c'était le « courant » ; une autre faite des dossiers

qu'il voulait étudier à tête reposée, se nommait le « suspects ».

Puis, l'empereur parcourait ensuite les bulletins de police. Il y en avait quatre venant du ministère, de la Préfecture, de la police militaire et d'une petite police, payée par sa cassette. Les trois premiers ne contenaient d'ordinaire que des choses assez banales, le ministre, le préfet et le général Hulin réservant pour l'audience du lever les nouvelles les plus secrètes ou de l'intérêt le plus piquant. Les rapports de la petite police racontaient les menus potins du monde ; ils amusaient l'empereur qui s'en servait surtout pour contrôler la police officielle et taquiner ses agents.

Un portefeuille de maroquin rouge, portant cette inscription innocente : « Gazettes étrangères », passait ensuite sous ses yeux, c'était le secret de la poste et le résumé des correspondances ouvertes par le cabinet noir. Le baron Fain assure que l'empereur n'attachait pas plus d'importance qu'il ne fallait à ces indiscrétions : « Est-il rien, disait-il, de plus mobile et de plus expansif qu'une lettre française ? Tel que j'aurais maltraité à mon lever, va écrire que je suis un tyran et demain donnera sa vie pour moi ».

Il brûlait donc tous ces papiers et n'en gardait que « l'impression ». Il est vrai que plus d'une disgrâce n'eut d'autre cause que cette simple impression. Le portefeuille rouge contenait aussi des correspondances libres, lettres de quelques amis qu'il s'était ménagés ; moyennant une pension de 500 francs par mois, M^{me} de Genlis lui écrivait tous les quinze jours. Après les lettres, l'Empereur parcourait les journaux et quel-

quefois les listes tenues aux portes du palais.

Revenant alors à son bureau, il attaquait la pile du « courant ». Il prenait rarement la plume, car il écrivait très mal, bien qu'il fit à son ancien maître d'écriture une pension sur sa cassette. Il dictait doucement d'abord, puis s'animant peu à peu, prenait le ton de la conversation, se levait, parcourait la pièce de long en large, d'un pas qui le réglait sur l'allure des idées et la coupe des phrases. Le modérer, le faire répéter impossible ; le secrétaire n'aurait jamais pu le suivre dans certaines phrases toutes faites qui, par bonheur, se représentaient d'elles-mêmes sur les lèvres de Napoléon. « L'écrivain les savait par cœur ; il les voyait venir comme la chute d'un roideau ; un signe suivait pour en marquer la place. » Mais il fallait que le secrétaire veillât tout particulièrement sur les noms propres, l'empereur ne manquant jamais, dans le feu de la dictée de dire l'Ebre pour l'E'be, Smolensk pour Salamanque, et d'appeler Hysope la forteresse d'Osopé.

A neuf heures, le chambellan de service venait gratifier à la porte pour annoncer le lever, audience qui tantôt durait cinq minutes et tantôt se prolongeait jusqu'au déjeuner. Pendant ce repas qu'il prenait en famille, le souverain recevait son architecte Fontaine Denon, directeur du Musée, parfois David, Talma, Isabey et Gérard, toujours M. Barbier, son bibliothécaire, qui lui rendait compte des ouvrages nouveaux.

Revenu dans son cabinet, qu'il trouvait déblayé, il entamait les dossiers en réserve, passant d'une note diplomatique à un projet de fortification, d'une question de droit ci-

Feuilleton du Pays du dimanche 16

Un Duel

par

Edouard Grimblot

Il y a quinze ans, j'étais maréchal des logis aux hussards, et mon escadron se rendait à Marseille. Dans l'une de nos étapes, à propos de je ne sais plus quelle question de préséance... à la distribution du fourragé, j'eus, je crois, je me pris de querelle avec un de mes camarades ; les coups suivirent les paroles, et je fus comme toujours, hélas ! le premier à frapper.

Coups de poing sont toujours suivis de coups de sabre ou d'épée. Toutefois, comme il est défendu de se battre en route, nous

dûmes attendre notre arrivée à Marseille pour vider entièrement la querelle.

Quinze jours s'écoulèrent, et je ne vous étonnerai pas en disant que j'avais à peu près oublié cette affaire, lorsque trente jours de salle de police que j'eus reçus du colonel en arrivant au quartier de Memptenty me rappelés désagréablement l'équipée de la route. Mon camarade, qui avait eu même part dans cette justice distributive, fit aussi sa demande de rencontre, et le lendemain, accompagnés de nos témoins et d'un prévôt, nous sortîmes de nos cellules pour aller sur le pré, autrement dit le manège.

Le matériel de la salle d'armes n'était pas débâillé ; nous dûmes nous battre avec nos sabres d'ordonnance.

Les lames étaient engagées depuis quelques secondes, lorsque mon adversaire, faisant en avant un pas mal calculé en me menaçant, mais sans porter un coup à fond — il attendait une parade que je ne fis pas, —

vint s'enfermer lui-même sur mon sabre que j'eus tenais en garde avancée.

La poitrine fut trouée à quelques lignes au-dessus du cœur. Le coup que le prévôt n'avait pu prévoir résonna comme s'il eût crevé la peau d'un tambour. Mon pauvre camarade lâcha son arme.

Je me jetai en avant et il tomba dans mes bras.

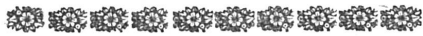
Il n'y avait pas de brancard, et tandis que l'un des témoins courait chercher le médecin à la salle de visite, j'emportai le blessé. Sa poitrine arrivait à la hauteur de ma figure, et à chaque pas, des lèvres béantes de la plaie, jaillissait un flot de sang noir et chaud qui me frappait au visage et ruisselait sur moi. Je sentis le pauvre corps que je portais se crispier dans un dernier frémissement, et ce fut un cadavre que, arrivé au terme de cette terrible course, je déposai sur le lit qu'on venait de préparer.

(La fin prochainement.)

vil à une affaire de douanes, de finances ou de ponts et chaussées. Malgré sa prodigieuse mémoire, il n'aurait pu suffire à cette tâche si variée, sans les « livrets » tenus à jour par les diverses administrations et qui mettaient sous les yeux le tableau le plus précis de chacun de ses services. « Le métier d'empereur, disait-il, a ses outils comme tout autre ». Chaque matin, on y indiquait sur des épingles de différentes couleurs la position des armées bataillant en Europe, et l'Empereur, couché de tout son long sur la table, suivait de son cabinet les mouvements de ses troupes.

Un des chapitres auxquels il donnait le plus de soin était l'apprentissage des comptes, de tous les comptes, mais surtout des petits et notamment des quinze mille francs, crédit qu'il s'allouait chaque mois comme argent de poche. Et rien ne l'amusait comme de prendre en défaut, fat-ce pour quelques centimes, le moindre ministre de ses dépenses.

M. D.



La Grange

Nous devons être à quinze cents mètres d'altitude. La forêt de sapins, où nous marchions depuis trois heures, cessa brusquement, et j'eus l'impression étrange que toute l'ombre allait rester en arrière. J'en éprouvai une émotion vive, et je sentis l'appel de l'instinct qui me disait de reculer, comme il arrive lorsqu'au bout d'un champ la terre finit et la mer apparaît. En avant, il n'y avait

rond, sommet de la montagne, couvert d'une herbe (gale, sans un repli, sans une pierre, et dont la courbe se levait, dans le bleu du ciel, toute vibrante de rayons. Je sortis de l'ogive des derniers arbres; je m'avançai sur la pente d'où il était impossible d'apercevoir encore les vallées, à cause des grandes ailes de la forêt, repliées autour du dôme sacré qui porte, huit mois de l'année, la couronne de neige. Cette grande clarté où j'étais était froide et le vent violent couchait le gazon, bien que celui-ci fût à peine plus long que le doigt. Les fleurs, presque toutes fanées, avaient un air de plantes d'herbier. Mais la senteur de toute la montagne verte flottait sur ces hauteurs. Des milliers de sauterelles à ailes bleues, à ailes grises, à ailes rouges, s'envolaient avec un crissement léger. L'unique sentier, qui montait en se tordant sur la pente, était si étroit et si faiblement tracé, que de bien rares passants l'avaient assurément suivi.

— Cette paix de la montagne me ravit ! dis-je en me retournant.

Le compagnon de ma route était un avocat de Chambéry, mince et grisonnant, qui parlait bien et souriait encore mieux, un de ces hommes avec lesquels il fait bon causer, parce qu'ils ont l'esprit ferme et le jugement indulgent. Bien qu'il fût alpiniste, et je crois même vice-président d'un Club alpin, il admettait la promenade. Je vis qu'il souriait de mon exclamation, la trouvant sans doute naïve, ou banale, ce dont je serais volontiers convenu. Mais il ne me dit point, en ce moment, le fond de la pensée. Je ne parvins pas à le deviner. Et nous continuâmes de monter.

La marche était extrêmement dure, à cause de la raideur de la pente. Il fallut plus d'une demi-heure pour atteindre la plate-forme d'où nous devions avoir, selon la promesse

qui décide toutes les ascensions, « une vue admirable ». Mais, au moment même où nous arrivâmes, un nuage, que nous ne pouvions soupçonner, montait de l'autre côté de la montagne. Il avait couvert et enseveli toutes les cimes lointaines qui forment l'horizon ; il avait pris la haute vallée pour chemin ; il l'avait submergée ; il s'avancait, triangle énorme de brume, dont la pointe, fouilleuse et sensible comme une antenne, se redressait en touchant l'herbe, et continuait de s'élever, suivie de son corps immense.

Nous fûmes enveloppés par ce brouillard glacé, qui, ayant gravi la cime, se mit à descendre aussitôt le talus gazonné par où nous étions venus. Tout disparut, à l'exception d'un petit cercle de terre autour de nous ; et, au delà, c'était une nuit grise, uniforme, pousée, comme les marées, par une force grondante et dont on devinait la vitesse, à présent, à des tourbillons qui passaient et rompaient la coulée du nuage.

Je serais demeuré, sans doute, à considérer cette ombre en fuite, où j'espérais que le vent creuserait un jour et taillerait une fenêtre sur les terres d'en bas, sans un coup de tonnerre, tout proche, et qui n'eut d'écho que la voix de mon compagnon.

— Venez vite ! Tout l'orage va fondre ici dans un instant, ce sera une pluie diluvienne.

— Connaissez-vous un abri ?

— Oui, pour vous, au bas du tertre. Moi, j'irai ailleurs.

Il s'élança au trot, sur la pente, et l'on eût dit qu'il tombait dans le vide. Je ne voyais plus le sol où il posait les pieds, et son manteau soulevé lui faisait des ailes noires. Nous courions en aveugles, simplement attentifs à ne pas rouler, mais sans savoir en quel point du cercle de forêt nous allions aborder. Et l'ombre s'épaissit encore, à moitié de la descente. Car la pluie, soudaine, lourde, lancée à toute vitesse, nous rejoignit, sonnant sur notre dos et muette sur l'herbe rase.

Quand mon compagnon eut reconnu — à quel signe ? je l'ignore. — que nous étions assez proches de ce qu'il cherchait, il m'arrêta.

— Allez devant vous, me dit-il, sans plus monter ni descendre. Vous devez trouver une grange où je suppose qu'il y a du monde aujourd'hui. Moi, je vais dans la forêt : vous m'y rejoindrez plus tard.

— Pourquoi ne pas venir ?

— Allez ! vous dis-je, et ne prononcez pas mon nom ! Ce n'est pas le moment de s'expliquer.

Il était ruisselant, moi de même. Je le perdis de vue presque aussitôt, et, continuant, comme à tâons, dans la direction qu'il m'avait donnée, je distinguai, en effet, derrière les hauteurs de la pluie, une forme d'habitation. Je poussai une porte de bois brut, et je vis une éincelle dans la nuit noire. En même temps, des voix d'hommes et de femmes me mandaient :

— Vous n'aviez donc pas vu l'orage venir ? Ce n'est pas un temps pour être dehors ! Fermez bien la porte !

Quand mes yeux furent habitués aux ténèbres presque entières du lieu où je me trouvais, je vis qu'il y avait, autour de moi, trois hommes couchés sur une vieille litière, dans un angle ; une grande fille rousse assise à leurs pieds ; une femme debout serrée dans un châle de misérable, et deux bœufs qui touchaient le plafond de leurs cornes, lorsqu'ils levaient la tête. C'était une de ces granges, comme on en bâtit au bord des pâ-

turages alpestres, et qui se composent d'un toit chargé de pierres, et de quatre murs très bas. Par exception, celle-ci était divisée en deux par un palis de troncs de sapin non équarris, signe probable qu'elle appartenait à deux propriétaires, et qu'elle abritait deux récoltes. Les bœufs appuyaient leur croupe à la cloison, et leur muflle était tendu vers le couloir libre où je me tenais, avec la femme debout, une réfugiée, une myrtilleuse dont le panier reposait à terre. Les fermiers occupaient la droite, et, du cadre de planches rempli de paille qui leur servait de lit, sortait le buste d'un homme qui s'était à demi redressé en me voyant entrer, et qui fumait une pipe courte.

Cet homme était roux de cheveux comme la fille de ferme assise à ses pieds, et avec laquelle il plaisantait en patois. Il avait de longues dents, qui transparaissaient sous ses moustaches, lorsqu'il retirait de sa bouche le tuyau de sa pipe ; les joues étaient blanches et creuses, les yeux bleus et bridés, le front bas. Je regardais rire ce visage et je ne le voyais pas s'épanouir. L'homme riait de quelque histoire commencée avant mon entrée, de nos vêtements trempés, car la pauvresse et moi nous étions lamentables, et aussi de l'orage qui canonisait le sommet de la montagne.

— Ah ! le vieux, disait-il. Comme il cogne !

Cela l'amusait évidemment. Les bœufs s'arrêtaient de souffler, quand la lueur de l'éclair coupait la grange, aux trois fentes de la porte.

J'essayai d'interroger les valets de ferme, étendus près du maître, dans la litière qui les recouvrait presque. Ils répondirent en français, mais quelques mots seulement, ayant sur moi la supériorité de leur patois qui les mettait en gaieté. Personne n'use et n'abuse d'une langue étrangère autant que le paysan.

Il pleuvait encore, lorsque je quittai l'abri de la grange et regagnai la forêt. Mon compagnon, helé, répondit, et nous nous enfonçâmes sous les hauts sapins, devenus funèbres, et où voyageaient avec nous des lambeaux de brume grise poussés d'un reste de vent.

— Pas sympathiques, vos faucheurs de là haut ! lui dis-je.

Et, quand j'eus décrit le paysan roux qui fumait sa pipe :

— Il ne m'aurait pas accueilli, répondit mon compagnon. Je le connais. C'est un homme violent, riche et avare. Avez-vous observé que la grange est divisée en deux ?

— Oui.

— Elle était déjà ainsi lorsque ce paysan entra, un matin, dans mon cabinet, à Chambéry. Il m'expliquait qu'il avait hérité de cette grange, avec son frère cadet, et qu'il voulait, à tout prix, l'avoir à lui seul. Pour cela, il avait fait un procès, soutenant que le bien n'était pas partageable en nature, qu'on devait mettre la grange aux enchères, et l'adjuger au plus offrant. Comme il a plus d'argent que son frère, il espérait l'emporter. Malheureusement, le tribunal d'Albertville, après enquête, procédure coupée d'incidents, plaidoiries et remises, venait de décider que les deux frères pouvaient jouir chacun de la moitié de cette cabane.

Je veux donc en appelant, me dit l'homme. Et je viens chez vous pour que vous fassiez votre métier !

— Nous ne sommes pas obligés de le faire, mon ami, et je ne le fais jamais quand les clients ont tort. Combien vous a coûté le procès ?